

La Guerre 14-18

Vers la fin de juillet 1914, le mot « guerre » était sur toutes les lèvres. On la sentait inévitable. Les anciens militaires furent rappelés successivement, jusqu'à la classe 1899. Le jour du départ des derniers, un fort contingent de chevaux des environs fut expédié à la gare de Couvin pour l'armée belge. Celui d'Emile Dardenne était du nombre. Le 4 août 1914, date fatidique ! Les Allemands pénètrent en Belgique. Une garde civique est établie dans chaque commune, sous la direction de la gendarmerie. Des patrouilles de nuit sont organisées suivant les ordres reçus.

La patrouille comprenait 6 hommes, y compris le chef. L'école des garçons avait été choisie comme corps de garde, où deux hommes restaient en permanence tandis que deux équipes de deux partaient en reconnaissance dans le village. Ces équipes devaient garder le contact durant toute la patrouille afin de pouvoir s'assister en cas de besoin. Un seul homme portait un fusil, non chargé, tandis que les munitions se trouvaient dans la poche d'un membre de l'autre équipe. La patrouille de Presgaux était composée comme suit : Honoré Cuvelier, le chef, son frère Léon Cuvelier-Mahy, Léon Briquet-Hosselet, Norbert Cuvelier, Fernand Robin et Pierre Robin.

Comme aucune entrée ni sortie n'étaient permises au village après le couvre-feu de 22 heures, la patrouille plaça sur la route, deux chevalets de sabotier (des « baudets ») sur lesquels s'appuyait un bouleau apporté de la saboterie d'Emile Chantrenne (la Délivrance).

Lors d'une patrouille, vers 11 heures, les 4 hommes en surveillance cette nuit-là, entendirent le bruit d'un charroi qui semblait se diriger vers la Naye. Les patrouilleurs décidèrent de l'attendre dans le bois des grands sapins où l'obscurité était complète. Si complète que le chef qui avait pris la tête de la file, vint heurter un cheval du convoi. Cela ne fit pas reculer le courageux Noré (Honoré Cuvelier) qui lança un « halte » à faire trembler le bois. Ses trois compagnons avaient fui et il se retrouvait seul face au convoi. Nullement impressionné, il demanda à qui il avait affaire. Il s'agissait des rescapés d'un bataillon français qui avait été repoussé à Baileux, faute de connaître le mot de passe. Noré les invita à se reposer à Presgaux mais l'officier,

qui conduisait les fugitifs, refusa car il sentait que les Allemands n'étaient pas loin. En effet, 8 heures après, ces derniers arrivaient à Pesche et se dirigeaient sur Cul-des-Sarts, évitant ainsi le village de Presgaux.

Vers le 28 août 1914, le problème du ravitaillement se posa. Les quelques vivres que les familles et les magasins possédaient en réserve, étaient épuisés. Presgaux n'eut certes pas à souffrir du passage des Allemands, puisque ceux-ci l'évitèrent, mais de malheureux réfugiés venant de Couvin, Philippeville, Flavion, Biesmes, Tamines, à qui l'on ne pouvait refuser une aide précaire, activèrent le manque de nourriture. Le pain fut la première denrée à disparaître. Pour éviter toute réquisition, les boulangers avaient cessé le travail. Le bourgmestre de Presgaux décida l'installation d'une boulangerie. Elle fut dirigée par Jules Alexandre et distribuait 3 fois par semaine, le pain à la population. Froment, épeautre, seigle, orge, riz, tout servait à faire le pain. Cette heureuse initiative dura tant qu'on put se procurer de la farine à prix raisonnable.

L'argent aussi, se fit de plus en plus rare. A la veille de la guerre, une saboterie mécanique et quelques saboteries à la main assuraient le travail de la plus grande partie de la population. Mais là aussi, le travail avait été suspendu. Léon Cuvelier-Hiernaux, directeur de la saboterie mécanique, avait un stock assez important de marchandises et la liquidité était trop limitée pour oser la reprise du travail avec tout le personnel. De plus, les trains, le téléphone, la poste, les vélos même, avaient été supprimés. Seuls, les chevaux restaient mais aucun propriétaire ne voulait exposer ses bêtes à la réquisition. Léon Cuvelier acheta un petit cheval qui ne risquait pas d'être emporté par l'ennemi. Il l'acquitt avec une charrette chez « Djan Marée » au bois de Gonrieux, à Cul-des-Sarts. Le « Guss de Dailly » (Auguste Jennequin) en fut le conducteur. Un ouvrier de la saboterie, Narcisse Moulin, s'offrit à faire l'essai de vendre des sabots dans les environs immédiats de Presgaux. Le premier jour de sa tournée, il vendit les 5 colis de 13 paires qu'il avait emportés sur sa brouette. Il fit ce petit commerce durant une bonne quinzaine de jours et vendit 655 paires de sabots. Ce fut lui qui rapporta les premiers marks à Presgaux. Le mark valait à cette époque 1,25 franc environ. Le succès de Narcisse Moulin donna le signal de la reprise complète du travail.

Après le pain et l'argent, ce fut la lumière qui fit défaut. Jusqu'en 1914, l'électricité était complètement ignorée à Presgaux. Le seul mode d'éclairage employé était le pétrole, livré par Léon Gilis de Matagne, qui, avec son camion tiré par deux chevaux, distribuait à chaque maison, un bidon de 2 litres.

Lorsque le pétrole fit défaut, on employa les bougies, le carbure et même l'huile. Mais ces solutions de rechange ne pouvaient être que de courte durée car les stocks étaient minimes.

Sur la fin de 1914, Léon Cuvelier décida d'abandonner l'éclairage au carbure, source de pannes onéreuses, et de produire de l'électricité à l'aide de sa machine à vapeur.

C'est un lundi qu'il partit à Charleroi, accompagné d'un électricien de Couvin. Une dynamo de 110 volts, une poulie et une courroie furent achetées. Comme la journée était bien avancée, ils logèrent à la côte de Couillet et ne rentrèrent à Presgaux que le mardi dans l'après-midi. Le lendemain, la dynamo était installée.

Durant ce temps, un fléau s'était abattu sur la région : le marché noir. Les vivres se faisaient de plus en plus rares et de plus en plus chers. Beaucoup firent connaissance avec de nouveaux mets comme les « rutabagas ». Au début de 1915, Léon Cuvelier accompagna Alfred Lalouette à Namur afin d'y écouler ses sabots. Ils firent deux voyages qui durèrent chacun 3 jours. Au retour du premier, ils réussirent à ramener 300 kg. de froment que le brave patron de la saboterie distribua à son personnel. Au second, ils firent expédier, bien camouflés, à la gare de Jambes, 1.000 kg. de carbure qu'ils avaient achetés à très bon compte. Ces deux voyages incitèrent les autres patrons-sabotiers à envoyer aussi leurs voituriers dans des régions assez éloignées. C'est ainsi qu'Emile Chantrenne, directeur de la Coopérative, allait à Estinnes-au-Mont et à Jodoigne, Zénon Gosset, Louis Pierrard et Emile Jacquemart visitaient Tirlemont, Amand Gillard se rendait à Fosses et Emile Dromelet à Eghezée, tandis que Léon Cuvelier s'étendait à presque toute la Belgique, puisqu'il atteignait Tournai, Renaix, Hal, Bruxelles, Tirlemont, Saint-Trond, Hasselt, Liège,...

Léon Cuvelier avait comme voituriers : Alfred Lalouette, Pierre Lobet, Jean Cuvelier, Emeric Mahy, Lucien Alexandre Emeric Dromelet, Jérôme Camby et Joseph Bérondiaux, ces deux derniers de Gonriex et Louis Nicolas (Louis du félisse) de Brûly-de-Pesche. Ils expédièrent durant l'année 1915, exactement 231.996 paires de sabots. Ces voyages dans tous les coins du pays permettaient non seulement une rentrée de fonds importante mais aussi une amélioration du ravitaillement. Il n'était pas rare de voir les voituriers revenir avec 1.500 à 2.000 kg de froment sur leurs chariots. C'est ainsi qu'un jour, Léon Cuvelier ramena 5 kg de tabac, 70 gros pains, 2 fûts de pétrole et diverses autres marchandises très rares. Toutes ces marchandises étaient revendues au personnel de la saboterie sans bénéfice.

Le passage en France était formellement interdit par les Allemands.

On savait qu'à 15 ou 20 km. au-delà de la frontière, on pouvait trouver à bon compte de la belle farine bien blanche. La faim l'emporta sur la crainte d'être pris. Deux audacieux, Louis Capitaine et Jules Alexandre, risquèrent la traversée les premiers. Ils réussirent à rapporter 25 kg de farine. Ils continuèrent leurs recherches, aidés d'autres courageux « presgautys ». Certes, il y eut des arrestations. A la première, la farine fut saisie, les malheureux condamnés à quelques jours de prison et à une amende. Mais bientôt les peines se firent de plus en plus lourdes : emprisonnement plus long, mauvais traitements, déportation.

Il fallut abandonner la France et on se dirigea vers l'Ardenne belge, soit avec une brouette, soit avec un simple panier ou une hotte pour quérir quelques kilos de pommes de terre. Les parcours étaient très longs et très pénibles avant de trouver la nourriture et au retour, il fallait veiller à ne pas rencontrer une patrouille allemande qui dépouillait les voyageurs sans aucun égard, parfois non loin de leur domicile. Quelques mois plus tard, les premiers ravitaillements américains parvinrent à Presgaux. Ravitaillements réconfortants mais hélas encore insuffisants...

Presgaux dépendait de la Kommandatur de Givet, établie dans les bureaux de la fabrique des crayons Gilbert.

Chaque mois, à date fixe, les hommes de 18 à 35 ans devaient se rendre pour contrôle à Cul-des-Sarts. Le commandant allemand, établi dans un immeuble appartenant à l'horloger Collard, se plaisait à semer la panique dans la population. Il aimait créer des ennuis aux personnes qui ne lui plaisaient pas. Ses deux principales victimes à Presgaux étaient Cyrille Cuvelier, le bourgmestre, et François Lobet, le garde-champêtre. Il les convoqua très souvent, parfois deux fois par jour (ils devaient faire à pied le trajet de Presgaux à Cul-des-Sarts, soit 12 km.), prétextant des complots, des accusations diverses mais toujours fausses. On doit reconnaître que, s'il criait beaucoup, il n'envoya jamais personne en Allemagne. Il méritait bien son surnom de « bouledogue » car il était comme certains chiens : il aboyait beaucoup mais... vous connaissez la suite.

En mars 1916, profondément touchés de la pâleur et de l'état chétif de la plupart des enfants, Mlle Guillaume, l'institutrice primaire, M. Draily, l'instituteur et l'abbé Métens, alors vicaire à Presgaux, décidèrent d'offrir à leurs frais, la soupe aux cent écoliers des écoles communales.

La dame de l'instituteur et leur fille Marguerite se dévouèrent pour la fabrication de cette soupe qui fut distribuée chaque jour vers 10 heures du matin. Cette distribution opérée dans les trois écoles,

dura jusqu'en septembre 1916, date à laquelle le comité de secours institua la soupe officielle dans toutes les communes.

Au début de 1916, trois soldats allemands s'installèrent à la petite maison habitée actuellement par Madame veuve Emile Vigreux. Leur travail était de couper nos bois. Ils commencèrent par la mise à blanc de la magnifique sapinière du Pré des Fauldes. Au bout de 15 jours, ayant récupéré suffisamment de personnel local, deux de ces forestiers allemands quittèrent le village, laissant le troisième diriger seul l'exploitation. Les voitures réquisitionnées de Gonrieux et de Presgaux conduisaient les sapins coupés à la scierie de Nismes. La sapinière disparue, on s'attaqua à la magnifique futaie de 90 ha qui s'étendait du Pré des Fauldes à la partie située entre les chemins de Saint-Antoine et de Cul-des-Sarts, jusqu'au pont « del Chavée ». Ce fut un véritable désastre dont la réparation demandera près de 150 ans. Les chênes et les hêtres prirent aussi le chemin de Nismes, tandis que le reste du bois, y compris les stères, étaient transportés à la gare de Couvin. Notre garde-forestier, Alphonse Marchal, parvint à sauver de la hache allemande, le plus gros des chênes de la région. Ce chêne, seul survivant des 90 ha de bois, existe toujours. Il a actuellement une circonférence de 3,28 m. à 1,50 m. du sol (en 1963). D'après l'estimation des agents forestiers faite en 1919, les dégâts dans nos bois s'élevaient à la somme de 506.890 francs, moitié pour Gonrieux, moitié pour Presgaux.

Au début de 1916 encore, un autre pénible incident est venu troubler le paisible village. Deux Allemands, venant de Couvin, vinrent arrêter Alexandre Nicolas (dit Colas Bernardinne) chez lui, à la rue du Herdal, ainsi qu'un étranger qui s'y trouvait et qui n'était autre qu'un prisonnier français évadé. Le lendemain, les mêmes Allemands se présentaient chez Emile Béroudiaux (el nini) et chez Louis Bégaux à la Naye et les emmenaient malgré une perquisition négative. Ils furent accusés de ravitailler des soldats français. Ils furent emprisonnés à Givet où ils retrouvèrent Alexandre Nicolas. Tous trois furent jugés et envoyés en Allemagne. Libéré un mois avant la fin de sa peine de un an, Louis Bégaux revint très malade et mourut le 2 novembre 1916, le lendemain de sa rentrée à Presgaux. Il avait 65 ans.

Emile Béroudiaux rentra le 24 décembre de la même année. Il avait 71 ans. Des soins assidus et sa robustesse permirent de lui rendre une santé relative. Le troisième, Nicolas Alexandre, mourut de faim le 7 février 1917, à la prison de Luttringhausen, où il est enterré dans le cimetière catholique. Il avait 60 ans.

Le 17 mai 1916 eut lieu à Gonrieux, la première réquisition de chevaux par l'armée allemande pour les communes de Gonrieux et

Presgaux. Elle fut dirigée par un major qui exigea un ordre impeccable pour la présentation des bêtes. Le propriétaire du cheval devait se présenter au pas devant l'officier. Après un bref examen de l'animal, celui-ci disait sèchement : « à la maison » s'il ne le prenait pas, « à la forge » dans le cas contraire. Les chevaux choisis étaient marqués au sabot, sur la croupe et sur le cuir du cou. Un soldat remettait au malheureux propriétaire un papier sur lequel était indiqué le prix évalué par le major. Trois chevaux de Presgaux furent emportés : ceux de Cyrille Cuvelier, Alfred Lalouette, Léon Cuvelier. Ces chevaux devaient être rassemblés à Mariembourg d'où ils furent expédiés pour l'Allemagne.

On apprit quelques jours plus tard que le major « réquisitionneur » n'était autre que le major Von Bolhen, gendre du très important industriel et financier Krupp. Le major reçut l'autorisation spéciale de faire précéder son nom par celui de sa femme et devint le major Krupp-Von Bolhen, cela afin de conserver la dénomination de la firme du beau-père. Des bruits circulèrent après la guerre que c'est madame Krupp-Von Bolhen, de son prénom Bertha, qui baptisa le canon qui tirait sur Paris, d'une distance de 120 km., d'où son surnom de « Grosse Bertha » (5).

L'hiver 1916-1917 fut très dur. Le 1er décembre 1916, les Allemands prirent possession de la fabrique des sabots. Ceux-ci n'avaient plus qu'une destination : la gare de Mariembourg. Les factures aux montants pour ainsi dire égaux aux prix de revient, étaient adressées à la Zentrale Einkaufsgellschaft, 54, rue des Colonies, à Bruxelles.

La neige envahissait le pays durant plusieurs mois, réduisant à néant les quelques moyens de déplacement existant encore depuis la guerre. Le charbon, devenu pratiquement introuvable, ne put être remplacé par le bois car la neige interdisait tout approvisionnement. Les écoles furent fermées, faute de combustible. Le froid et la faim régnaient partout. Certains ménages qui avaient réussi à conserver quelques kilos de grains, les concassaient dans un moulin à café, en faisaient une pâte qu'ils cuisaient. Ils obtenaient une espèce de tourteaux qui était la bienvenue.

Les sangliers vinrent très nombreux autour des habitations, dévastant les semis et les plantations. Le 9 mai 1917, l'administration communale nomme des gardes champêtres auxiliaires pour la surveillance du village : Louis Bastin, Henry Dessy, Louis Mahy-Marchal, Constant Cuvelier (el zitte), N. Cuvelier-Gosset, Louis Métens et Narcisse Moulin. Joseph Gosset devint directeur des patrouilles, Louis Malpaix et Hubert Nicolas, surveillants volontaires. Reconnaissant que les habitants de Gonrioux et Presgaux auront grand besoin de bois

de chauffage, vu la pénurie de charbon, le conseil communal décide de porter à 300, le nombre de parts de bois (panées).

Evité lors du passage en 1914, Presgaux n'eut qu'à loger des troupes ennemies qu'à partir de janvier 1918. Les habitants durent fournir le logement à des artilleurs venant de Riga. Ils étaient exténués et ne pensèrent qu'à se reposer. Presgaux n'eut pas à souffrir de leur présence. Certains aidèrent même des gens du village à charrier le bois qu'ils avaient acheté à la commune.

Le 10 novembre 1918, on vit passer une trentaine d'avions alliés qui anéantirent deux convois allemands, l'un sur la route Mariembourg-Roly, l'autre sur la route Mariembourg-Neuville.

Le 11 au matin, plus aucun Allemand ne se trouvait sur le territoire de Presgaux.

Un affreux cauchemar long de 4 ans se terminait..